

L'interactionnisme : autour de la notion de cadre

Jacques Girin

L'« interactionnisme », parfois appelé « interactionnisme symbolique », recouvre un ensemble de travaux très divers dont les fondements épistémologiques et théoriques sont variables. On peut convenir de regrouper sous cette étiquette des recherches dont le point commun est de s'intéresser à l'analyse attentive de situations limitées dans le temps et dans l'espace, telles que le face à face entre deux personnes, les comportements des membres d'une même famille, les échanges à l'intérieur d'une bande, d'un groupe de travail ou d'une organisation. Il s'agira, par exemple, d'essayer de découvrir les règles implicites auxquelles les participants à de telles situations se conforment : règles concernant les échanges verbaux, les gestes, la proximité physique, etc., et encore de comprendre comment la réalité sociale est « fabriquée » ou renouvelée tous les jours par l'interaction elle-même.

Pour aborder certains de ces travaux, j'ai choisi comme fil directeur une notion que je crois spécialement utile et féconde : celle de cadre (en anglais *frame*), due à Gregory Bateson, et particulièrement développée par Erving Goffman. Comme cette notion est bien loin d'épuiser l'ensemble de celles que l'on doit aux interactionnistes, j'apporterai ensuite quelques compléments destinés principalement à servir de guide pour des lectures ultérieures. Enfin, j'ajouterais à cette présentation [...] une note de lecture sur le dernier livre de Goffman [...].

Des animaux jouant à se battre

En janvier 1952, visitant le zoo Fleishhacker de San Francisco, l'anthropologue Gregory Bateson (1904-1980) observe deux jeunes singes jouant à se battre. Phénomène banal s'il en est : mais comment ces animaux savent-ils qu'ils jouent, et ne se battent pas pour de vrai ? « Or ce phénomène – le jeu – n'est possible que si les organismes qui s'y livrent sont capables d'un certain degré de métacommunication, c'est-à-dire s'ils sont capables d'échanger des signaux véhiculant le message : “ceci est un jeu”. » (Bateson, 1977, p. 211). Suivant la définition de Bateson, un message « métacommunicatif » est un message qui porte sur la relation entre les locuteurs. Par exemple, « Je plaisantais » ou « Ce n'était qu'un conseil », ou encore « Je ne voulais pas vous vexer », ou encore « C'était un compliment »,



*Invisibility face (2015)
en arrière plan La grande vague (2017)
Jean-Michel Othoniel, Sète (16 juin 2017)*

sont des messages « méta communicatifs », dans la mesure où ils ne consistent pas à expliciter le contenu de ce qui vient d'être dit, mais la visée relationnelle correspondante.

En simplifiant un peu l'analyse de Bateson – qui fait un large recours aux types logiques de Russel et à la notion de paradoxe, discussion que l'on ne reprendra pas ici – la question est de savoir dans quel cadre se déroule l'interaction : le cadre d'une lutte réelle ou le cadre d'un jeu ? Les messages métacommunicatifs visent donc, lorsqu'il en est besoin, à dire quel est ce cadre. Bateson utilise notamment l'analogie avec le cadre d'un tableau : « *Le cadre indique à celui qui regarde qu'il ne doit pas user d'un même type de pensée, pour interpréter la peinture, que pour interpréter le papier peint qui se trouve hors du cadre* ». (Bateson, 1977, p. 219). On peut songer alors à ces toiles monochromes qu'affectionnent certains amateurs, et que ces derniers ont probablement avantage à faire encadrer avant de les accrocher dans leur salon pour bien indiquer aux visiteurs de passage : « Attention, ceci est une œuvre d'art (coûteuse) d'un peintre célèbre, et non pas un morceau de cloison peint par un peintre en bâtiments ! »

Insultes réelles et insultes rituelles

William Labov est un sociolinguiste. Un sociolinguiste s'intéresse typiquement à la manière dont des groupes sociaux partageant plus ou moins la même langue (par exemple des francophones ou des anglophones) diffèrent dans leurs manières de parler cette langue, différences régionales et différences de classes sociales notamment : un marseillais ne parle pas exactement le même français qu'un Tourangeau, un bourgeois ne parle pas comme un ouvrier, etc.

Labov a consacré toute une série d'études extrêmement pénétrantes, dont la méthodologie est remarquable (voir par exemple l'introduction de Labov, 1978), à l'étude du « vernaculaire noir américain » (« VNA », en anglais « BEV » pour « *Black English Vernacular* »), c'est-à-dire de cette variété d'anglais parlé par les Noirs aux États-Unis, qui n'est pas exactement l'anglais « standard », en tous les cas pas celui des dictionnaires et des grammaires officiels.

Ce qui va nous intéresser ici est tout à fait périphérique par rapport à l'étude du VNA. Il s'agit d'un simple dialogue extrait d'un merveilleux petit article publié pour la première fois en 1972, portant sur ce que Labov appelle les « insultes rituelles » à l'intérieur de bandes d'adolescents des ghettos noirs aux États-Unis.

Qu'est-ce qu'une insulte rituelle, ou une vanne ?

C'est une manière d'apostropher quelqu'un que nous connaissons tous très bien, dont voici un exemple particulièrement trivial (mais les insultes rituelles sont souvent triviales) : « Salut, vieux con ! » Ceci est une insulte rituelle à condition seulement que, au niveau métacommunicatif dont parlait Bateson, les interlocuteurs – et spécialement le destinataire – aient conscience qu'il s'agit d'une marque de familiarité, peut-être même d'affection, et non pas d'une insulte réelle.

La question est justement de savoir comment on fait pour distinguer l'insulte rituelle de l'insulte réelle.

Parmi les nombreux exemples recueillis par Labov dans les bandes d'adolescents noirs de New York, les Thunderbirds, les Jets et les Cobras, considérons la suivante : « *Ta mère, elle est tellement minus qu'elle peut jouer à la balle contre le bord du trottoir* » (p. 241). Ici, il n'y a pas de doute que l'image est tellement outrée que l'on ne peut

guère penser à une insulte réelle, mais que l'on va plutôt reconnaître une plaisanterie, une insulte rituelle. En revanche, « *Ta mère, elle est sur la Cinquième Avenue* » (p. 273), qui laisse entendre que c'est une prostituée, est une proposition délicate à manipuler comme vanne, car elle peut facilement passer pour une insulte réelle, surtout si la mère du destinataire est effectivement une prostituée. Une mauvaise interprétation des vanes est très dangereuse, et peut même conduire au meurtre : de tels malentendus dramatiques peuvent notamment survenir entre des personnes qui ne sont pas membres de la même bande (Labov, 1978, pp. 274-275).

Voici maintenant le court dialogue recueilli dans la bande des Jets sur lequel nous allons nous attarder quelques instants :

- A- Rel : Taisez-vous, s'il vous plaît !
- B- Stanley : ... Hé, c'est à moi que tu causes ?
- C- Rel : Ouais.
- D- Stanley : Viens un peu par là.
- E- Rel : Ta mère, c'est une dinde. Tire-toi de là.
- F- Stanley : Viens un peu par là. Dis-moi ...
- G- Rel : Ta mère, c'est une dinde.

(Labov, 1978, pp. 286-287)

Comme Labov nous l'indique, ce qui est remarquable, c'est que le dialogue s'arrête là, la dernière réplique de Rel semblant avoir le pouvoir de mettre fin à une dispute qui aurait pu s'envenimer. L'interprétation que je donne ci-dessous de ce phénomène est parfaitement fidèle à celle de Labov, mais utilise une notion que celui-ci ne met pas en œuvre, celle de *cadre*¹

Ce qu'il faut savoir, pour bien comprendre cet échange, c'est que Stanley est le personnage le plus important de la bande des Jets, le « Président », alors que Rel n'en est que le second, le « Premier Ministre ». La réplique de Stanley à l'injonction de Rel peut alors s'interpréter de la manière suivante : Stanley considère (ou feint de considérer) que Rel, l'incluant nécessairement dans ceux à qu'il s'adresse, défie son autorité, ce que confirme le « *Viens un peu par-là* ». Un équivalent pourrait être quelque chose comme « *Si tu me cherches, tu vas me trouver !* » Le cadre auquel Stanley se réfère est donc celui de la lutte, à l'intérieur de la bande, pour occuper les positions les plus élevées. Si la réponse réitérée de Rel, « *Ta mère est une dinde* », met fin à ce qui aurait pu dégénérer en bagarre, c'est tout simplement parce qu'elle opère un changement de cadre, ou un recadrage, car c'est une vanne, reconnue comme telle parce qu'elle est classique dans sa forme et que la mère de Stanley ne peut pas être réellement une dinde². Tout se passe finalement comme si Rel avait simplement dit : « *Je ne te défie pas, tu vois bien que je plaisante* ». Labov écrit que « *Rel, par sa vanne, redéfinit la situation comme étant une situation rituelle* ». (Labov, 1978, p. 287).

Nous reviendrons plus tard, lorsqu'il sera question du langage, sur ce type d'échanges. Ce qui est important, c'est simplement de voir que l'interaction, pour être comprise par les participants, comme par l'observateur, demande à être référée à un certain cadre : en l'occurrence, cadre de la lutte ou cadre du rituel.

On peut noter au passage que le rituel renvoie à une activité propre à réaffirmer et consolider la cohésion de la bande : on ne vanne bien et sans danger qu'à l'intérieur du groupe, et celui qui ne comprendrait pas les vanes ne pourrait pas être un membre à part entière. Sans qu'ils en aient nécessairement conscience, les vaneurs contribuent à entretenir une activité à laquelle on peut imputer une certaine fonction

1. Labov ne cite en référence ni Bateson, ni Goffman. S'il ne parle pas de cadre, il parle cependant de contexte, notion dont on verra plus tard qu'elle est très voisine et peut-être, moyennant définition, complémentaire.

2. Rel dit en anglais : « *Your mother's a duck* », littéralement « *une cane* », qui ne renvoie pas à l'idée de « *femme stupide* » que pourrait suggérer la traduction française « *dinde* ». L'idée de stupidité serait plutôt rendue par « *goose* » c'est-à-dire « *oie* » (dictionnaire Hachette Oxford).

dans le maintien de l'existence du groupe. En revanche, le cadre de la lutte sous-tend une tout autre logique, beaucoup plus individuelle, qui peut certainement aller jusqu'à remettre en question l'existence même de la bande. L'échange de vannes, bien qu'étant le fait d'individus, rappelle le fait social durkheimien, tandis que l'échange d'insultes serait plutôt une activité sociale significative dans un sens strictement wébérien.

Les cadres de l'expérience : Erving Goffman

Erving Goffman (1922-1982) fut sans doute le représentant le plus éminent de ce que l'on peut appeler la sociologie interactionniste. Parmi ses ouvrages les plus importants, *Frame Analysis* (1974), traduit en français par Isaac Joseph sous le titre *Les cadres de l'expérience* (1991), est entièrement consacré à la notion de cadre.



*Le Kiosque des noctambules
(2000), Jean-Michel Othoniel
Paris, (17 juin 2017)*

Goffman, qui se réfère explicitement à Bateson (Goffman, 1991, p. 49) opère d'abord une distinction entre des cadres qu'il appelle « primaires », et d'autres qui en seraient simplement dérivés, tout particulièrement par deux procédés qu'il appelle respectivement modalisation et fabrication.

« *Est primaire un cadre qui nous permet, dans une situation donnée, d'accorder du sens à tel ou tel de ses aspects, lequel autrement serait dépourvu de signification* » (Goffman, 1991, p. 31). Autrement dit, un cadre primaire se suffit à lui-même, et ne nécessite pas de faire appel à d'autres schémas, modèles, etc., pour être compris. Deux grandes catégories sont distinguées, les cadres naturels et les cadres sociaux, suivant que l'on est en présence de phénomènes étrangers à la volonté humaine ou que, au contraire, l'« agent humain »

y joue un rôle. « *La plupart du temps, nous utilisons correctement les cadres primaires [...]. La vie sociale est organisée de telle sorte que nous pouvons généralement comprendre ce qui nous arrive et y prendre part.* » (p. 35).

Si quelques notations permettent de saisir ce que Goffman a en vue en parlant de cadres primaires – notamment celles qui concernent les différences entre degrés de structuration (p. 31) ou le fait que « *chaque cadre social possède ses propres règles* » (p. 33) – il serait vain d'espérer trouver chez lui quelque chose qui pourrait ressembler à une liste, une énumération, une tentative de typologie, ou quoi que ce soit d'approchant, des cadres primaires. Difficulté de fond, ou simple préférence de Goffman pour explorer les jeux plus subtils, complexes, parfois pervers, qui mettent en relation des cadres les uns avec les autres, les transforment l'un dans l'autre, les superposent, autorisant toutes sortes de farces, tromperies, tours et magies, fantasmagories, perversités parfois, qui font les délices de l'auteur des *Cadres de l'expérience* et celui de ses lecteurs, au risque de les égarer parfois ? J'avoue incliner vers la deuxième hypothèse, car je ne crois pas impossible de tenter, fût-ce de manière provisoire et imparfaite, de construire de telles typologies, à condition de se souvenir, avec Goffman, qu'elles sont nécessairement propres à une société ou un groupe social

déterminé, en accord avec la remarque suivant laquelle « *pris ensemble, les cadres primaires d'un groupe social constituent l'élément essentiel de sa culture.* » (p. 36).

La modalisation, ou application d'un mode à un cadre primaire, est la transformation de base réalisable sur un cadre : « *Par mode, j'entends un ensemble de conventions par lesquelles une activité donnée, déjà pourvue d'un sens par l'application d'un cadre primaire, se transforme en une autre activité qui prend la première pour modèle mais que les participants considèrent comme sensiblement différente. On peut appeler modalisation ce processus de transcription. L'analogie avec la pratique musicale est délibérée.* » (Goffman, 1991, p. 52). C'est ainsi que l'on peut « jouer à se battre », comme les singes de Bateson, « faire semblant de s'insulter », comme les adolescents de Labov, pratiquer des compétitions sportives qui ressemblent à des luttes ou à la guerre, etc. Dans ces types de jeux, les participants savent tous qu'ils ne sont pas en train de se battre pour de vrai, de s'insulter pour de vrai, de faire la guerre pour de vrai, etc. Encore peut-on s'interroger sur le fait de savoir si le « pour de vrai » sert toujours de modèle au « pour de faux », ou si l'inverse n'est pas possible, comme lorsque l'on est amené à croire que la violence au cinéma peut servir de modèle à un criminel réel. « *En distinguant l'original et la copie, je n'entends pas pour autant aborder la question de savoir comment la copie peut agir en retour sur l'original* » (Goffman, 1991, p. 57). Quoi qu'il en soit de ces relations, Goffman considère paradoxalement plus facile de proposer une typologie des modalisations qu'une typologie des cadres primaires : « *Si les cadres primaires n'ont pas fait l'objet d'une présentation satisfaisante, les modes et leurs conventions de transcription semblent pouvoir être mieux catégorisés et spécifiés.* » (Goffman, 1991, p. 56).

La fabrication est la seconde catégorie fondamentale de jeu sur les cadres que distingue Goffman. Il s'agit ici de faire croire faussement à quelqu'un, pour des raisons qui peuvent être ou non condamnables d'un point de vue moral, que ce qui se passe relève d'un certain cadre, alors que l'auteur de la fabrication (et, le cas échéant, certains observateurs), savent que cela n'est pas le cas. Toutes sortes de tromperies, canulars, escroqueries, fausses accusations, tricheries, « machinations protectrices » etc., relèvent de ces fabrications. Je ne les discuterai pas ici, notamment parce que l'examen un peu détaillé de plusieurs des exemples de Goffman soulève la question de savoir s'il s'agit bien dans tous les cas d'un jeu sur les cadres (engager quelqu'un dans un cadre qui n'est pas le bon) ou d'autre chose (par exemple, dans un cadre déterminé, transgresser simplement à son profit certaines règles) : l'exemple de la tricherie aux cartes (p. 113), parmi plusieurs autres, montre cette difficulté, et suggère qu'il serait probablement légitime d'amender un peu sur ce point l'analyse de Goffman.

Le cadre : une notion intermédiaire

Comme on l'a vu précédemment (voir les compléments à la troisième séance), tous les partisans conséquents de l'individualisme méthodologique au sens de Weber reconnaissent que l'activité sociale s'exerce toujours à l'intérieur de « structures », d'« institutions », de « règles », etc., que l'on peut considérer comme des « faits sociaux » au sens de Durkheim : manières d'agir, de penser, de sentir qui s'imposent aux individus, qu'ils trouvent préétablies, qui se transmettent souvent par la voie de l'éducation.

Cependant, toutes ces réalités ne possèdent pas toutes la propriété de pouvoir être référées à une entité telle que « la société » dans son ensemble, pas plus qu'elles ne s'imposent à tous les individus à tout moment. Je ne suis concerné par l'obligation

d'avoir à éduquer mes enfants que pour autant que je suis père de famille, et encore cette obligation n'a-t-elle aucune incidence, ou qu'une incidence limitée, sur beaucoup d'autres aspects de ma vie, par exemple lorsque je suis au travail, ou pendant toutes les longues périodes où j'ai délégué ce soin à d'autres personnes. Je suis certainement tenu, sauf à encourir la réprobation de mes semblables, à me montrer civil avec les personnes à qui j'ai affaire, mais cette civilité ne recouvre pas exactement les mêmes obligations, suivant qu'il s'agit de savoir comment saluer mes collègues au travail ou comment me comporter à une table bourgeoise, à supposer que ma position sociale m'en fasse un convive accepté, ce qui n'est évidemment pas le cas de tout le monde.

Pour reconnaître que le « fait social » – obligations, règles du jeu, manières « normales » de faire – se décline à une multitude de niveaux et dans une multitude de compartiments plus ou moins séparés, nous avons besoin de notions intermédiaires.

La notion de cadre possède cet avantage. Elle renvoie évidemment à quelque chose comme un « fait social » : pour cadrer convenablement une interaction, il faut que les participants aient confiance les uns dans les autres sur leurs capacités à respecter une série de règles, à comprendre le sens de tel ou tel message, etc. Je ne peux pratiquer le karaté comme sport qu'avec quelqu'un dont je sais qu'il sait que l'on ne porte pas les coups comme on le ferait dans une bagarre contre un agresseur dans la rue : ceci ne concerne cependant que les praticiens de certains sports de combat, au moment où ils les pratiquent, et pas l'ensemble des membres d'une société ni, à tout moment, ceux qui connaissent les règles de ce sport, mais qui font également beaucoup d'autres choses.

La réalité sociale est différenciée, probablement de plus en plus, en un sens qui va au-delà de ce que Durkheim a étudié dans *De la division du travail social*. Une de ces différenciations les plus importantes est certainement celle que suggère la notion de cadre, avec la question typique du cadrage : que sommes-nous en train de faire en ce moment ?

On peut alors oser faire ce à quoi Goffman s'est toujours refusé : énumérer un certain nombre de « cadres primaires », fût-ce de manière toujours provisoire et locale, et sans prétendre à l'exhaustivité. On peut distinguer par exemple, en indiquant que cette typologie est probablement utilisable dans la plupart des situations que l'on rencontre dans les sociétés développées contemporaines :

- le cadre cognitif, ou encore celui de la vérité : nous sommes en train d'essayer de nous mettre d'accord sur des faits, des informations, une connaissance du monde, etc., autour de questions qui peuvent aller de « la terre est-elle vraiment ronde et tourne-t-elle autour du soleil ? » jusqu'à « y a-t-il un marché des chaussures en Afrique ? » en passant par « le libre jeu du marché réalise-t-il vraiment l'*optimum* dans la répartition des richesses ? »
- Le cadre de l'autorité : un des participants possède la capacité de faire prévaloir sur les autres son point de vue. Mais cette personne a-t-elle l'autorité requise pour affirmer que la terre est immobile au centre de l'Univers ? Ou pour décréter que l'on va déployer tous nos efforts pour vendre nos chaussures en Afrique ?
- Le cadre éthique : en quoi ce que nous faisons est-il conforme à ce que les participants considèrent comme relevant de la morale ou de la justice ? Cet ordre donné par un supérieur à son subordonné est-il assimilable à du « harcèlement moral » ? Est-il juste que les pauvres meurent de faim dans une économie d'abondance ? Dois-je être sanctionné aussi lourdement pour avoir jeté un papier par terre que pour avoir mis en danger la vie d'autrui en n'observant pas le code de la route ?

- Le cadre de la civilité : les participants se conforment-ils ou non aux règles de politesse et de savoir-vivre du groupe auquel ils sont censés appartenir ? Est-il de bonne pratique, ou au contraire particulièrement grossier, de roter à la fin d'un bon repas ? Doit-on se serrer la main tous les jours ?

Il va de soi, comme le suggèrent les brefs exemples que je viens de donner, que les règles, manières d'agir, de penser et de sentir, attachées à chacun de ces cadres, sont variables suivant les lieux, les sociétés, les communautés ou les groupes, etc. On reprendra ici la remarque de Goffman citée plus haut, suivant laquelle, « *pris ensemble, les cadres primaires d'un groupe social constituent l'élément essentiel de sa culture* ». Mais chacun, où qu'il se trouve, est susceptible de se trouver confronté à la question de savoir si ce qui se passe, ou ce à l'intérieur de quoi il est pris, relève d'un cadre cognitif, éthique, d'autorité ou de civilité, et sans doute de quelques autres. Il lui appartient ensuite de puiser dans les connaissances dont il dispose les ressources nécessaires pour adopter le comportement qui convient, y compris un comportement délibérément opposé à ce qui lui est normalement prescrit de faire, par exemple par le mensonge, l'abus d'autorité, l'immoralité ou l'impolitesse.

Compléments sur Bateson et l'École de Palo Alto

Gregory Bateson est bien loin de n'avoir été que l'inventeur de la notion de cadre, qui ne figure même pas dans l'index des notions d'un colloque qui lui a été entièrement consacré (voir Winkin, 1988). Il a surtout été un anthropologue renommé, auteur d'une célèbre étude sur les Iatmul de Nouvelle Guinée (Bateson, 1971), puis la figure centrale de plusieurs ensembles de chercheurs généralement confondus sous l'appellation d'École de Palo Alto, parmi lesquels on peut distinguer :

- Une équipe de recherche qu'il a effectivement constituée et dirigée à Palo Alto entre 1952 et 1959 ;
- avec Don Jackson, psychanalyste, et autour du Mental Research Institute, des chercheurs particulièrement intéressés à la compréhension des maladies mentales ;
- de manière plus informelle, une série de chercheurs ayant plus ou moins fréquenté les précédents.

Parmi les notions les plus connues dont il est l'inventeur se trouve celle de « *double bind* », en français « double contrainte », ou encore « injonction paradoxale ». Il s'agit de situations psychologiques dans lesquelles les individus qui y sont soumis reçoivent des signaux contradictoires. Par exemple « Soyez spontané ! » qui, en tant qu'injonction, implique l'obéissance et la discipline, tandis que son contenu implique d'agir librement. Ou encore la situation de l'enfant à qui sa mère adresse des mots tendres tout en le repoussant physiquement. De telles situations sont vues par les membres du Mental Research Institute comme génératrices de troubles psychiques, une des conséquences de ce type d'analyse étant que ces troubles ne doivent pas faire l'objet d'un traitement individuel, mais d'une thérapie étendue, par exemple, à la famille.

Paul Watzlawick est l'un des « disciples » les plus féconds de Bateson, et a réfléchi tout aussi bien à des questions thérapeutiques qu'à toute une série de phénomènes de la vie quotidienne. La lecture de ses livres, dont un certain nombre sont traduits en français, est souvent un véritable délice, tant ils sont traversés par l'humour de l'auteur et le goût qu'il a de décrire des situations étonnantes ou paradoxales, telles que la manière dont on peut rendre un rat superstitieux (Watzlawick, 1978, p. 55) ou la description d'un accident survenu dans les tribunes d'un terrain de golf du fait que

deux spectateurs (un Brésilien et un Américain) ne suivaient pas les mêmes règles concernant la proximité des corps.

Edward T. Hall a précisément donné le nom de « proxémique » à l'étude de la perception de l'espace par l'homme. Il s'est notamment intéressé à la façon dont, dans différentes cultures, les individus respectent entre eux différentes distances, dans différentes situations : distance intime, personnelle, sociale et publique. Il s'est intéressé de la même façon à la gestion du temps dans les interactions.

Ray L. Birdwhistell a porté son attention sur le corps dans les interactions. Son nom est associé à la tentative d'élaborer une « kinésique », étude des gestes et des mouvements du corps, plus spécialement en liaison avec les phénomènes langagiers. Il fut aussi le jeune professeur d'anthropologie d'Erving Goffman à l'Université de Toronto.

On trouvera dans Winkin (1981) une excellente présentation de ces travaux et de quelques autres.

Compléments sur Goffman et les rites d'interaction

Comme je l'ai indiqué, Erving Goffman a consacré de nombreux travaux à ce qu'il appelle les « rites d'interaction », c'est-à-dire principalement à la manière dont les individus se comportent dans les situations de face-à-face. Une des notions intuitivement facile à saisir est celle de face, dont on trouve la trace dans des expressions comme « sauver la face » ou « perdre la face ». La définition qu'en donne Goffman est la suivante : « *On peut définir la face comme étant la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier* » (Goffman, 1974, p. 9). Dans les situations d'interaction, un enjeu essentiel de tous les participants est effectivement de préserver sa propre face. C'est aussi, en général, un enjeu important pour les autres d'éviter que quelqu'un ne perde la face : « *L'effet combiné des règles d'amour-propre et de considération est que, dans les rencontres, chacun tend à se conduire de façon à garder aussi bien sa propre face que celle des autres participants* » (Goffman, 1974, p. 14) ■

Références

- Bateson Gregory (1971/1958, 2nd ed) *La Cérémonie du Naven. Les problèmes posés par la description sous trois rapports d'une tribu de Nouvelle-Guinée*, Paris, Les Éditions de Minuit. [trad. française de (1958, 2nd ed) *Naven: a Survey of the Problems Suggested by a Composite Picture of the Culture of a New Guinea Tribe Drawn from Three Points of View*, Redwood City, Stanford University Press.]
- Bateson Gregory (1977/1972) *Vers une écologie de l'esprit, tome 1*, Paris, Le Seuil. [trad. française de (1972) *Steps to an Ecology of Mind*, New York, Chandler Pub. C°.]
- Goffman Erving (1974/1967) *Les rites d'interaction*, Paris, Les Éditions de Minuit. [trad. française de (1967) *Interaction Ritual: Essays in Face to Face Behavior*, New York, Doubleday Anchor.]
- Goffman Erving (1991/1974) *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les Éditions de Minuit. [trad. française de (1974) *Frame Analysis: An Essay on the Organization of Experience*, Cambridge (MA), Harvard University Press.]
- Labov William (1978/1972) *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Les Éditions de Minuit. [trad. française de (1972) *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*, Philadelphie (PA), University of Pennsylvania Press.]

Watzlawick Paul (1978/1976) *La réalité de la réalité, Confusion, désinformation, communication*, Paris, Le Seuil. [trad. française de (1976) *How Real is Real? Communication, Disinformation, Confusion*, New York, Random House.]

Winkin Yves [ed] (1981) *La nouvelle communication*, Paris, Seuil.

Winkin Yves [ed] (1988) *Bateson : premier état d'un héritage*, colloque de Cerisy, Paris, Seuil.

Annexe

Il ne doit pas être très difficile, à parcourir la note de lecture que j'ai rédigée pour Sociologie du Travail (Girin, 1988), de deviner que j'ai durement peiné pour lire le livre – Façons de parler – dont il est question. Tous les textes de Goffman ne présentent pas ce degré de difficulté, comme on pourra le voir dans le texte suivant, « Calmer le jobard », de Goffman lui-même, dont le style, un peu comme le chapitre sur la conférence dont je parle ci-dessous, est particulièrement brillant et les idées stimulantes. On notera les rapprochements que Goffman opère entre des phénomènes que lui seul pouvait nous faire voir semblables, par exemple apaiser la victime d'une escroquerie, la personne que l'on licencie, ou une personne en train de mourir.



Note de lecture

On attendait cette parution. L'édition française du dernier livre de l'auteur d'*Asiles* est posthume. Le maître de l'interactionnisme, le scrutateur minutieux des situations familières aborde enfin de front la question qui hantait tout l'édifice : celle du langage.

Et c'est un livre bien irritant que l'on découvre d'abord.

Irritant dans la forme de cette édition. On veut bien croire qu'il était judicieux de remplacer le dernier chapitre de l'édition originale par « le dernier article qu'ait écrit Erving Goffman avant sa mort » (note du traducteur, p. 7), mais on aimerait savoir pourquoi. On se doute bien que cette traduction devait être particulièrement difficile : mais ce traducteur-là n'en est pas à son premier Goffman, et l'on s'étonne de devoir relire parfois plusieurs fois des phrases dont la forme défie l'entendement du francophone ordinaire. Et voilà qui assèche le commentaire et pétrifie même l'invective : on cherche en vain l'index bibliographique, auquel devraient renvoyer des notes bien fournies ! Entre « Stubbs (1973) » (première référence) et « Grosz, 1974a-b » (dernière référence), qui nous dira où se lisent les textes qui ont nourri l'auteur, ou ceux par rapport auxquels il se positionne ?



*Théâtre d'eau,
Jean-Michel Othoniel,
Château de Versailles
(27 août 2017)*

Irritant dans son architecture, car, une fois passé le court et très explicite avant-propos, on a affaire à une série d'articles indépendants, dont le premier est bien loin de constituer une introduction aux autres, et dont l'ordre de présentation (apparemment chronologique) ne guide pas la lecture.

On fera bien de commencer par le quatrième. C'est une conférence où Goffman explique ce qu'est une conférence. C'est un propos oral transcrit par écrit où il dit quelle est la différence entre l'oral et l'écrit. C'est éblouissant. On dégustera les procédés tels que « *Me permettez-vous une digression* » (p. 186), illustrant ce qui vient d'être dit dans le paragraphe précédent. On admirera les diableries consistant à formuler à rebours des questions banales, qui prennent alors un tout autre éclairage, comme lorsqu'on se demande « *comment un texte imprimé accessible à tout lecteur compétent peut être transformé en un discours sensible à la situation où il est prononcé* » (p. 196). On découvrira au passage la plupart des concepts et des problématiques qui courent tout au long du livre. Beaucoup sont déjà familiers aux lecteurs de Goffman : le rituel, qui n'est pas du tout, chez lui, un comportement apparenté, à la pratique religieuse, mais une structure de comportements principalement physiques, semblables à ceux que l'éthologie relève dans la vie sociale des animaux ; l'idée que l'individu s'expose dans l'interaction, et se montre attentif à l'image qu'il donne de lui ; l'analogie de la scène ou du spectacle, celle du jeu, etc. Plus spécifique est la question des rapports entre le langagier et le non langagier. Elle est illustrée d'abord par l'enchaînement dans une même séquence interactive d'actes de diverses natures, par exemple de verbalisations et d'activités physiques : la notion de « cadre » les rapporte à des repères englobants. D'autres notions, telle que celle de position, peuvent être abordées très simplement, notamment à partir des différentes manières dont un conférencier livre son propos, lisant son texte, le récitant par cœur, ou jouant la carte de la parole spontanée, ou encore alternant ces divers registres, qui ouvrent autant de manières de construire sa relation à l'auditoire.

La position, précisément, est au cœur du troisième chapitre. Derrière le locuteur de l'analyse conversationnelle, Goffman dévoile trois sujets différents : l'« animateur » (celui qui parle, qui réalise l'activité acoustique), l'« auteur » (celui qui « *a choisi les sentiments exprimés et les mots pour les encoder* », p. 154), le « responsable » (celui « *qui est lié par ce que les paroles disent* », *ibid.*). Leur combinaison donne un format de production de l'énonciation, symétrique du cadre participationnel propre aux auditeurs, définissant leurs statuts participationnels (tiers, participants ratifiés, participants désignés). Quant au contexte, il « *n'est pas réellement une conversation, mais plutôt quelque entreprise matérielle dont les événements non linguistiques forment le centre* » (p. 151). Auparavant, la notion d'auditeur avait fait l'objet d'une déconstruction analogue.

L'étude sur les exclamations (chapitre 2) est, plus généralement, une réflexion sur le soliloque. Le fait que cette « *menace pour l'intersubjectivité* » (p. 92) soit en principe socialement réprouvée montre bien que l'unité pertinente pour l'analyse n'est pas le cercle conversationnel, mais la situation sociale. Il existe d'ailleurs des situations où le soliloque est permis, et même, parfois, attendu, et nous sommes là bien loin de l'idée de conversation : « *Les linguistes auraient donc intérêt à étaler leur filet afin d'y ramener de l'énonciation qui n'est pas parole, intérêt*

à s'occuper des situations sociales, et non pas simplement de la parole conjointement entretenue » (p. 131).

On le voit, la référence à l'analyse linguistique au sens large – en réalité, à l'analyse conversationnelle – est un point de repère important dans l'ensemble de ces textes. Cela est encore plus visible dans le premier chapitre, « Répliques et réponses ». On part, en effet, d'une analyse purement dialogique, pour remettre progressivement en cause les notions qu'elle utilise, y compris celles de locuteur et d'auditeur. La notion ordinaire de réponse donne naissance au couple réplique/réponse, qui permet d'inclure dans l'analyse des éléments non langagiers, mais qui autorise aussi à distinguer les énoncés portant sur le contenu de ceux portant sur le processus de communication lui-même. La notion de déclaration est contestée de la même manière, à partir de la constatation selon laquelle « *on a souvent besoin de la réponse qui suit pour donner un sens à la déclaration devant laquelle on se trouve* » (p. 57) : il faut « *trouver un mot qui englobe tout ce à quoi il peut être répondu par celui qui présente quelque chose en matière de réponse* » (p. 58). Ce mot sera celui de référence. Enfin, l'analyse montre la nécessité de décrire les cadres, ou les schémas de réinterprétation fondamentaux propres à chaque culture. La « conversation » peut alors être envisagée dans sa globalité, c'est-à-dire comme une interaction.

Le dernier texte, « La Condition de Félicité », reformule à son tour, pour les immerger dans le cadre plus large de la sociologie de l'interaction, des questions déjà énoncées par la linguistique et l'analyse conversationnelles, notamment celle de présupposition. On franchit successivement les frontières du texte antérieur, des objets disponibles dans l'environnement immédiat, de la « connaissance importée » et des normes sociales de conduite pour trouver l'origine de ce qui est présupposé dans l'échange. La Condition de Félicité s'énonce sous sa forme la plus générale comme « toute disposition qui nous incite à juger les actes verbaux d'un individu comme n'étant pas une manifestation de bizarrerie » (p. 266), thème récurrent, s'il en est, avec la « face », de la problématique goffmanienne.

Il y a dans ces textes, spécialement dans les derniers commentés, un double mouvement. Le premier porte le sociologue à développer le point de vue de l'analyse conversationnelle, à partir duquel les échanges langagiers apparaissent dignes d'un autre intérêt que celui, traditionnel, consistant à les traiter, soit comme porteurs de contenus, soit comme symptômes. Le second est critique, oblige progressivement à retrouver une perspective plus large, où l'on re-découvre que la parole s'inscrit dans des séries d'actes et dans des contextes sociologiques, l'unité fondamentale de l'analyse demeurant l'interaction. Sachant cela, on franchira peut-être plus facilement les premières étapes du parcours, qui ont ici le défaut d'être les plus harassantes.

Au total, c'est d'abord, comme toujours chez Goffman, une mine de notations de détail, ce qui, dans le cas de l'auteur d'*Asiles*, est en principe tout le contraire d'observations sans importance. Encore faudrait-il pouvoir bien faire le partage entre ce qui est observation et ce qui est reconstruction, voire construction pure et simple. Les traditions de la philosophie du langage, de la pragmatique et de l'analyse conversationnelle, habituées à raisonner sur des exemples construits par le chercheur en liaison directe avec sa démonstration, pèsent sur ce livre. Ici,

les « petits faits vrais » tirés, soit d'une démarche empirique, soit de l'expérience quotidienne, perdent une part de leur force à être trop mélangés à des inventions. La question n'est pas tellement de savoir si l'on a affaire ponctuellement à des « données empiriques » ou à des constructions, mais de considérer des ensembles complexes de faits réellement proches de l'expérience. En ce sens, les petits dialogues de John et de Martha (chapitre 5) – même si chacun d'eux était

« attesté » – sont bien loin d'emporter la conviction au même titre que l'expérience maintes fois vécue par l'auteur, et analysée dans sa globalité, de la conférence.

Mine d'observations – avec la réserve qui vient d'être faite – *Façons de parler* offre aussi un beau catalogue de concepts élaborés à fin de rendre compte des échanges de mots et de phrases dans des contextes qui ne connaissent pas la différences entre le langagier et le non langagier. Beaucoup ont été mentionnés ci-dessus, mais ils ne sont qu'une toute petite partie de l'édifice. Le lecteur en trouvera bien d'autres, depuis les « paires adossées tacites » et les « paires adossées élidées » (chapitre 1) ; jusqu'aux « taquets rituels » (chapitre 4) et aux « alertes » (chapitre 5), en passant par la

« collusion » et l'« allusion » (chapitre 3). Certains, qui demandent pourtant un effort soutenu pour être compris, ne servent, pour ainsi dire, qu'une fois. Et c'est là la dernière, non la moindre, des raisons pour lesquelles cette lecture est souvent irritante.

Un avertissement se lit à la première page de l'avant-propos : « *Naturellement, rien ne garantit l'avenir d'aucun des concepts ainsi élaborés* ». Il n'est pas difficile de prédire que toute l'affaire va consister à savoir séparer ceux qui ont un avenir de ceux qui n'en ont pas. Ce n'est sans doute pas le moindre des mérites de cet ultime legs, que de donner à la postérité la tâche de faire le partage, en développant ce thème en tout cas essentiel des « façons de parler ».

Référence

Girin Jacques (1988) "Erving Goffman, *Façons de parler* (Forms of Talk), traduction d'Alain Kihm, Éditions de Minuit, 1987. Note de lecture", *Sociologie du travail*, vol. 30, n° 3, pp. 489-492.



*The Wild Pansy,
Jean-Michel Othoniel
Sète (16 juin 2017)*

